

AUDREY GASC

TROMPE LA
MORT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530730

Dépôt légal : juillet 2026

« La vraie paix entre les peuples ne s'obtiendra que par l'amour. »
Léon Tolstoï

Pour Michel Gay

De la même auteure :

Pierre Velsch, Commando d'Afrique

paru aux éditions Baudelaire en septembre 2022

Enfants et adolescents victimes de la Shoah : les derniers racontent

paru aux éditions Maïa en janvier 2025

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La petite enfance de Michel avant-guerre

Hector Gay, le père de Michel, est né le 26 octobre 1892 à Sassenage. Combattant de 1914-1918, prisonnier de guerre des Allemands, il tente à plusieurs reprises de s'évader et de rejoindre la Suisse, sans succès. En effet, un prisonnier évadé est sans ressources : pas de nourriture, pas d'argent, aucun moyen pour circuler. Il marche à pied, dans la crainte, toujours sur le qui-vive, de peur d'être repris. Et c'est invariablement le même scénario qui se produit : il est repris...

De guerre lasse d'échouer sans cesse dans ses évasions, il décide cette fois de changer d'itinéraire et de se diriger vers la Hollande. Seule ombre au tableau : il ne parle pas un mot de hollandais...

Mais qu'à cela ne tienne, il parviendra toujours à se débrouiller. Comme le dit le proverbe : « Quand on veut, on peut ! »

Cette ultime tentative d'évasion le mène vers la liberté, mais un peu tard. En arrivant en Hollande, il apprend que la guerre est terminée ! Il s'est donc évadé pour rien...

La vie reprend son cours pour cet ancien poilu revenu dans la vie civile avec d'importantes blessures de guerre. Représentant de commerce dans le domaine de l'épicerie, il possède l'une des toutes premières voitures décapotables du village dans les années 1920, ce qui lui permet de circuler dans tout le département pour prendre les commandes et effectuer les livraisons de ses clients dont certains sont devenus des amis.

C'est au cours de l'un de ses déplacements qu'il rencontre Élise Berthon, celle qui deviendra son épouse. Née le 6 mai 1897 et fille d'épicier, Élise est d'origine dauphinoise (le Dauphiné est une ancienne région de France qui correspond actuellement aux départements de l'Isère et de la Drôme).

Hector achète un grand terrain à Saint-Martin-le-Vinoux, dans le département de l'Isère, non loin de Grenoble, entre les massifs du Vercors et de la Chartreuse, en contrebas de la Bastille.

Il y bâtit sa maison et, une fois marié, s'y installe avec Élise. Le lopin de terre est grand, aussi il décide d'en travailler une partie pour cultiver des légumes. N'ayant pas les moyens financiers pour acheter un motoculteur, il bêche la terre, ce qui est un travail éreintant pour un homme souffrant de séquelles de la Grande Guerre.

Hector et Élise ont six enfants, trois filles et trois garçons.

Michel est le cadet.

- Marie-Madeleine : née le 2 juillet 1922
- André : né le 13 octobre 1923
- Henriette : née le 17 mars 1925
- Pierre : né le 1^{er} juillet 1926 et décédé le 2 octobre 1926
- Geneviève : née le 30 juin 1927
- Hector Michel : né le 22 avril 1932

Élise, catholique pratiquante, se rend tous les matins à la messe. Avant chaque repas, elle fait dire le bénédicité à ses enfants. Le bénédicité est une action de grâce destinée à remercier le Seigneur pour la nourriture qu'il donne mais aussi pour le moment de partage avec l'entourage.

Hector, quant à lui, est anticomuniste. Il participe aux réunions du parti armé d'un poignet américain qu'il n'hésite pas à utiliser, provoquant systématiquement la bagarre.

Il décède le 10 janvier 1935, à l'âge de 42 ans et demi, des suites des gazages de 14-18. Alors que sa veuve et ses six orphelins le veillent, un terrible orage éclate dans la nuit, à croire que le ciel pleure avec eux... Des éboulements de roches, en provenance de la Bastille qui culmine à quatre cent soixante-seize mètres, tombent dans le jardin. Par chance, la maison est épargnée et aucun blessé n'est à déplorer.

Élise, qui ne travaille pas, se retrouve du jour au lendemain avec six enfants à charge.

Marie-Madeleine, l'aînée de la fratrie, entame sa treizième année.

Michel, le cadet, n'a que trois ans. Orphelin de guerre, il devient pupille de la Nation et sera élevé dans le patriotisme et le culte de son père.

La demi-pension de guerre d'Hector est la seule ressource dont Élise dispose, ce qui ne représente pas une grosse somme d'argent. Pas suffisante en tout cas pour nourrir sept bouches...

Aussi se prive-t-elle souvent de manger pour laisser le peu qu'elle a à ses enfants.

« Ma mère était très fatiguée.

Elle avait une santé fragile.

Elle ne mangeait rien, elle donnait tout à ses enfants. »

Par chance, elle est propriétaire de sa maison et dispose d'un garage de deux places (elle ne possède pas d'automobile) qu'elle loue à un voisin pour une modique somme d'argent. Ce petit supplément est toujours bon à prendre, aussi modeste soit-il.

Dès lors que Michel est en âge d'être scolarisé, Élise l'inscrit à l'école La Salle l'Aigle à Grenoble, chez les Frères des écoles

chrétiennes. Cet établissement scolaire porte le nom « La Salle » en la mémoire de Jean-Baptiste de La Salle. Né le 30 avril 1651 à Reims, il est mort le 7 avril 1719 au manoir de Saint-Yon, dans les faubourgs de Rouen. Ecclésiastique français et innovateur dans le domaine de la pédagogie, il a consacré sa vie à éduquer les enfants pauvres. Il est le fondateur de l'institut des Frères des écoles chrétiennes. Canonisé en 1900, il est fêté le 7 avril.

Externe, Michel doit effectuer le trajet matin et soir tantôt à vélo, tantôt à pied – ce qui représente une heure de trajet – pour se rendre à l'école, quel que soit le temps.

« J'avais trouvé un vieux vélo anglais dans une décharge, c'était mon seul moyen de locomotion pour aller à l'école. J'y allais parfois à pied, en plein hiver. »

Il reçoit dans cette école un excellent enseignement. Il est d'ailleurs bon élève. Le personnel enseignant souhaite faire de lui un Frère des écoles chrétiennes, ce qui n'aurait pas déplu à Élise, fervente catholique, qui rêve secrètement que son fils devienne prêtre.

Mais Michel n'a pas la vocation...

La déclaration de la guerre et la bataille de France

À l'été 1939, la guerre semble inévitable...

Le 12 août, des négociations entre la France, la Grande-Bretagne et l'URSS ont lieu à Moscou pour signer une convention militaire et mettre au point un plan dans l'éventualité où la Pologne serait attaquée par l'Allemagne.

Le 23 août, l'URSS et l'Allemagne nazie signent le Pacte germano-soviétique. Il s'agit d'un pacte de non-agression, c'est-à-dire un renoncement à la guerre entre les deux pays. À cela s'ajoute une clause qui prévoit le partage de la Pologne entre les deux puissances et l'annexion des pays baltes et de la Bessarabie par l'URSS. Alors que les communistes français approuvent ce pacte germano-soviétique, l'armée française se tient prête à intervenir dans le cas où l'Allemagne aggraverait la Pologne.

Le 24 août a lieu la mobilisation partielle en France.

Le 25 août, le Royaume-Uni et la Pologne signent un pacte d'assistance militaire mutuelle.

Le 26 août, alors que le gouvernement français informe Hitler que la France tiendra ses engagements envers la Pologne, l'Allemagne communique ses exigences par radio : elle veut récupérer le couloir de Dantzig. Le couloir de Dantzig, ou corridor de Dantzig, correspond à la bande de terre située à l'Ouest de la ville de Dantzig permettant à la République de Pologne, créée à la fin de la Première

Guerre mondiale, de disposer d'un accès à la mer Baltique. Ce couloir de Dantzig, en grande partie germanophone, sépare la Prusse-Orientale du reste de l'Allemagne.

Les 30 et 31 août, l'Allemagne pose un ultimatum à la Pologne : elle exige la restitution du couloir de Dantzig.

Le 30 août a lieu la mobilisation générale en Pologne.

En cet été 1939, Michel a sept ans et il se rend tous les matins à la messe avec sa maman.

« On priait pour avoir la paix.

Et on a eu la guerre qui a été imposée par qui ?

On n'en savait rien...

Par des gens qui ne la faisaient pas.

Par des gens qui étaient dans les bureaux à Paris et à Berlin... »

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne nazie envahit la Pologne car Hitler souhaite reprendre possession des territoires allemands devenus polonais après la Première Guerre mondiale.

La Wehrmacht ayant violé les frontières de la Pologne, Londres envoie un ultimatum à Berlin, ultimatum qui prend fin le 3 septembre à 11h avec la non-réponse du Führer.

Édouard Daladier, président du Conseil français, demande à Albert Lebrun, alors président de la République, de déclarer la guerre à l'Allemagne nazie au nom des engagements internationaux de la France (la France avait signé une alliance militaire avec la Pologne en 1921).

Le 3 septembre à 17h, la France entre donc en guerre contre l'Allemagne.

C'est le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale...

Tandis que les soldats français et anglais sont postés derrière la ligne Maginot, les soldats allemands sont retranchés derrière la ligne Siegfried : c'est la « drôle de guerre ».

Le 10 mai 1940, l'Allemagne nazie lance une offensive de grande envergure et envahit les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France : c'est la « guerre éclair ».

Devant l'avancée fulgurante des Allemands, le gouvernement français fuit Paris et s'installe à Bordeaux. La capitale est déclarée ville ouverte le 14 juin et les Allemands en prennent possession.

Dans la nuit du 13 au 14 juin, Paul Reynaud, président du Conseil, envoie un télégramme d'appel au secours à Franklin Delano Roosevelt, président des États-Unis, qui lui répond que « L'Amérique n'interviendra pas ». Or, la France a besoin de son aide immédiatement, sans plus attendre...

Soutenu par le maréchal Pétain, le général Maxime Weygand, commandant en chef de l'armée française, affirme qu'il faut demander l'armistice sans plus tarder.

Paul Reynaud, quant à lui, refuse la capitulation.

Le 16 juin au soir, Paul Reynaud n'a que peu de personnes de son côté au sein du gouvernement. La mort dans l'âme, il annonce à Albert Lebrun qu'il souhaite démissionner et lui conseille de nommer le maréchal Pétain pour successeur.

C'est donc le 16 juin, au cours de la nuit, que tout va se jouer.

À 21h, Paul Reynaud démissionne et le président Albert Lebrun fait appeler le maréchal Pétain.

À 23h30, le gouvernement est définitivement constitué.

À minuit, Paul Baudouin, nouveau ministre des Affaires étrangères, demande à l'ambassadeur espagnol Lequerica de se mettre en rapport avec les Allemands afin d'obtenir leurs conditions d'armistice.

Le 17 juin, à 12h30, des millions de Français écoutent l'allocution que prononce le maréchal Philippe Pétain à la radio française...

« Français !

À l'appel de Monsieur le Président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France. Sûr de l'affection de notre admirable armée, qui lutte avec un héroïsme digne de ses longues traditions militaires contre un ennemi supérieur en nombre et en armes, sûr que par sa magnifique résistance elle a rempli son devoir vis-à-vis de nos alliés, sûr de l'appui des anciens combattants que j'ai eu la fierté de commander, sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur.

En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés, qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat.

Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités.

Que tous les Français se groupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'écouter que leur foi dans le destin de la patrie. »

L'appel à ne pas cesser le combat...

Le général de Gaulle, quant à lui, ne peut accepter la défaite. Il a un plan et en parle à Paul Reynaud qui, lui aussi, refuse la capitulation : il souhaite négocier avec les Britanniques, alliés de la France, la poursuite de la guerre.

De Gaulle arrive donc à Londres le 17 juin 1940 et rencontre le Premier ministre britannique, Winston Churchill, dans l'après-midi. Il lui explique qu'il veut continuer le combat, même en cas de capitulation du gouvernement installé à Bordeaux. Churchill va dans le sens de de Gaulle et met la BBC à sa disposition : celui-ci pourra s'exprimer sur les ondes dès que la nouvelle de la capitulation tombera.

C'est dans la soirée du 17 juin que, depuis Londres, de Gaulle prend connaissance de la décision de Pétain, nouveau chef du gouvernement, de demander à l'ennemi la signature d'un armistice.

Il est convenu avec Churchill qu'il prendra le micro dès le lendemain, 18 juin.

Dans l'après-midi du mardi 18 juin, Elisabeth de Miribel tape à la machine le texte du discours dont le général de Gaulle avait rédigé un premier brouillon le 17 juin à Bordeaux, avant de partir pour Londres.

De Gaulle lit son discours sur les antennes de la BBC à Broadcasting House à 18h, heure locale. Le discours est annoncé dans le programme de la BBC à 20h15 et diffusé à 22h.

Le discours d'un homme qui refuse la défaite de la France et qui va changer à tout jamais le cours de l'Histoire...

« Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat. Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous ont fait reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ?

NON !

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la Victoire.